

plus prospères de l'Ouest. Notre Tamise peut aussi s'enorgueillir cette année de donner l'hospitalité au *Gunboat* "Prince Alfred," en s'étant chargée de l'hiverner convenablement vis-à-vis la ville. Il n'y a pas de doute que la réception qui fut faite au "Prince Alfred" par les citoyens de Chatham et celle que lui fait tous les jours la Tamise, l'engageront à nous revenir chaque hiver. Vous dirais-je aussi que trois Propellers sont en voie de construction sur les bords, encore, de la Tamise qui soupire et qui attend cependant avec patience les beaux jours du printemps pour porter avec orgueil sur ses eaux limpides ces trois vaisseaux qui la sillonneront en tous sens. Chatham a aussi la gloire d'avoir, le premier, en Canada, manufacturé un engin à vapeur, à l'usage des incendies, et lequel, l'hiver dernier, dans un concours avec un engin des États-Unis remporta la palme sur ce dernier. Mais ce qui va faire époque dans l'histoire de notre ville encore au berceau, c'est la formation d'une compagnie du gaz qui sera prête sous quelques jours à l'éclairer. Cette amélioration est sans contredit une de celle dont nous avons le plus besoin. Je ne puis terminer, messieurs les rédacteurs, sans vous dire que nous avons fondé une société St. Jean-Baptiste et de Bienveillance en même temps, afin d'entretenir l'union et l'harmonie entre nous Canadiens-Français qui nous trouvons ici jetés au milieu de nations étrangères; nous avons aussi formé cette société dans un but de secours mutuels, et dans le but encore de conserver notre belle langue française qui est même plus négligée ici qu'aux États-Unis. Dans nos écoles mêmes catholiques, la langue française n'y est point du tout enseignée, en sorte que nos enfants en y appartenant que l'Anglais devient bientôt à ne parler que cette langue, tout en oubliant leur langue maternelle, étant tous les jours en contact avec des enfants d'origine étrangère. Voilà, comment le beau langage de l'univers se trouve en bien des endroits du Haut Canada, abandonné et oublié par ses propres enfants; c'est malheureux, c'est désolant pour nous. Cependant, nous ne perdons pas espoir, il faut qu'avant peu, nous ayons ici une école française et je dis qu'avec du travail et de l'énergie nous l'obtiendrons bientôt.

Tout à vous,

Un de vos abonnés,

N. TETRAULT

Chatham, Ont., 9 déc. 1872.

On nous écrit de Québec :

Je désire vous dire un mot d'une pièce dramatique qui dans quatre représentations consécutives a remporté un succès magnifique : "L'Intendant Bigot" est un véritable petit chef-d'œuvre dramatique en six actes. L'auteur a su soutenir l'intérêt jusqu'à la fin. Le quatrième acte est très-malin et vous montre d'une manière claire et précise que si l'Anglais s'est emparé de notre territoire, ce n'est que par la trahison de Bigot. La pièce est parfaite, puisqu'elle a été critiquée par le *Mercury*.

A propos, ce pauvre *Mercury*, a encore une fois changé de couleur. Il change à chaque saison. Ce n'est pas le *Mercury* qui dirige son thermomètre politique, mais... l'argent. E. A.

On nous écrit de Marieville :

Les élèves du collège de Ste. Marie de Monnoir, viennent de lancer dans le monde littéraire, une petite feuille qui a nom : "L'Echo du Collège de Monnoir." L'impression du journal se fait au collège, et les typographes sont les écoliers mêmes. Le petit journal a une apparence de santé et de jeunesse admirable; la rédaction en est bien faite et promet beaucoup.

C'est un progrès sensible. Ce journal, tout petit qu'il soit, est une preuve écrite qu'au collège Monnoir on tient à promouvoir les lettres et les arts.

Succès et longue vie, petite feuille.

On parle toujours de chemins de fer ici, on est toujours en négociation, en pourparlers, et rien n'avance. Nous sommes dans une position alarmante. Il y a trois ou quatre ans, un règlement allouant quinze mille piastres à la compagnie Stanstead, Shefford et Chambly a été voté par nos municipalités et avec l'approbation du lieutenant-gouverneur.

On nous promet vaguement que le chemin projeté par cette compagnie se fera. Mais rien ne bouge.

La Cie. Montréal, Sorel et Chambly nous fait les yeux doux. Les offres faites par cette dernière sont réellement avantageuses. Mais que faire en face de notre engagement. L'embaras du choix est chose critique. Hâtez-vous, M. Foster, sinon, bonjour. Si vos promesses ne sont que des leurres pour nous faire manquer notre chemin, nous vous plantons là.—"Mieux vaut un tiens que deux tu l'auras."

Marieville, déc. 1872.

## CORRESPONDANCE DE QUÉBEC.

### ECHOS PARLEMENTAIRES.

Dernièrement, grâce à un billet d'entrée, obtenu à grande peine, je pénétrai dans la salle de notre Assemblée Législative.

Cependant, je fus, ce jour-là, l'objet d'une insigne déférence, puisque c'est dans la tribune de l'Orateur que je pus m'asseoir, silencieux et attentif.

Le président venait de prendre son siège, avec toute la majesté que lui donnent les prérogatives royales, dont il est l'infailible interprète.

De cet observatoire favori, j'embrassai de bien près, et à mon aise, le lieu où se discutent les destinées nationales.

J'avais, au bout de ma lunette, chaque député; impossible de perdre un trait de leurs physionomies, une seule parole tombée de leurs lèvres.

C'était justement là le but de mes désirs, la raison unique de ma présence à cette tribune, inaccessible, ordinairement, au commun des mortels, si ce n'est à la plus belle partie du genre humain.

J'en profitai amplement, comme vous allez voir.

Car rien, suivant moi, n'est plus digne d'attention que cette assemblée d'hommes, réunis au nom du droit, investis du prestige de la délégation populaire, travaillant en communauté diverse d'opinions et d'idées;—qui toutes, cependant, convergent vers un même point: la réalisation du progrès et de l'abondance, étroitement unie à celle d'une vraie liberté.

En voyant se dérouler les divers incidents de la séance, je me pris à penser aux hommes illustres, qui, sous l'Union, firent

tant de fois retentir la Chambre de l'éclat de leur parole, et dotèrent, en même temps, le Canada d'institutions restées à jamais célèbres dans nos annales.

Plusieurs, de ceux-là, ne sont plus, que nous pleurons encore, et combien laissèrent le parlement, pour continuer, sur un autre théâtre, la tradition d'équité et de justice qui fut, de toute leur vie, le plus bel ornement.

Je revis, d'abord, au premier rang, l'infortuné Thomas D'Arcy McGee, cet immortel Irlandais, disparu, soudain, dans une catastrophe, dont le temps n'a pu encore calmer l'amertume et la douleur.

Et je me souvins alors du jour où, pour la première fois, je le vis à la tribune, dominant, sans crainte, l'aréopage.

Comme il sentait bien, dans son âme, qu'il pouvait parler en maître!

L'auditoire de gentilshommes qui l'écoutait, s'emblait s'oublier en sa présence. Et lui, profitant de cette tacite concession faite à son génie oratoire, la pliait, au gré de ses fortes volontés, sous sa fougueuse improvisation, ouvrait, devant elle, de resplendissants horizons, la promenait, à la lueur de ses idées, dans des sites inconnus; mais toujours avec cette grandeur polie, cette dignité du sévère Athénien de l'âge antique.

C'était, pour tout dire, le type accompli de l'orateur parlementaire.

Je pensai, ensuite, à celui que l'on appelle, avec orgueil, aujourd'hui, l'honorable juge Loranger, cet orateur alerte, gracieux et abondant, dont l'argumentation, artistement dissimulée sous une phrase harmonieuse, ravissait, étonnait, pénétrait les esprits les plus aigres à la conviction.

Était-il possible, dites-le, de rappeler cette ancienne tribune, avec ses triomphes et ses joies, sans mêler ce nom célèbre à ses joies et à ses triomphes.

Je n'oubliai pas, non plus, M. Sicotte, dont le discours cadencé, correct et digne, portait, bien des fois, l'alarme dans le camp ennemi, et les allégresses de la victoire chez ceux qui combattaient à ses côtés.

Et qui n'a pas entendu M. Turcotte, enlevé, lui aussi, dans toute la maturité de l'âge et du talent.

Il fut, de ce temps-là, le tribun sans reproche.

Sa voix forte, ses superbes allures, ses éclats de voix, menaçants et indignés, faisaient dresser la tête et battre le cœur.

Qu'il était beau à voir, lançant, à brûle-pourpoint, de suprêmes défis à ses adversaires! Il les citait à son tribunal, leur adressait des questions, les terrassait du poids de son éloquence; mal à l'aise, toutefois, sous la coupole du parlement, mais prenant son vol attard, sa singulière désinvolture, dans les assemblées en plein air, quand le peuple écoutait, debout, l'oracle de ses pensées, soit qu'il tonnât contre l'injustice des grands, ou qu'il se constituât l'ardent défenseur des volontés populaires.

Et l'imminent Papin!... croyez-vous que je ne m'arrêterai pas, un instant, devant cette grande figure en présence de celui qui fit rêver mon imagination?

J'étais jeune alors, mais, vous le savez, le jeune âge est, avant tout, le miroir, fidèle et pur, de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de patriotique. Et, à présent que j'ai vieilli, j'aimerais à le revoir vivant, pour l'entendre et l'applaudir encore.

Pouvais-je finir la liste incomplète des intelligences qui ont marqué cet époque d'un immortel reflet, sans rappeler un homme, jeune encore, que je revois, en ce moment, avec sa belle tête, ses cheveux noirs et bouclés, son attitude gracieuse, sa voix pénétrante.

Je veux parler de M. Charles Laberge, aujourd'hui rédacteur du *National*.

Ses discours faisaient époque, et chacun aimait à l'entendre, comme on aime à écouter, rêver, dans les lointains de la solitude, une voix dont le timbre fait résonner joyeusement l'écho des grands bois. Sans qu'il s'en aperçût, et avec la meilleure grâce du monde, il saisissait son auditoire, le suspendait, avide, à ses lèvres, d'où coulaient, harmonieuses, des paroles pleines de sagesse et de bons sens politique.

A son départ de la Chambre, il emporta les regrets unanimes et son absence créa un vide que jamais, depuis ce temps-là, les volontés populaires n'ont pu remplir.

Mais un incident inattendu me força bien vite de rompre le cours de mes souvenirs.

Les deux partis étaient en présence, et Mars planait, avec un sourire moqueur, aux voûtes transparentes du Palais Législatif.

L'engagement devenait général, car le gouvernement, dans la personne de son premier ministre, avait jeté à l'opposition un souverain défi.

Partout, sur les banquettes, chacun se demandait, à l'oreille, quel serait l'Horace ou le Curiace de ce combat singulier.

Je fus témoin, en ce moment, d'une lutte audacieuse et charmante, où la gauche et la droite se distinguèrent également.

Il me vint alors à l'idée de peindre quelques silhouettes parlementaires, prises à vol d'oiseau, mais avec la plus franche impartialité.

Je les offre au lecteur comme le pâle souvenir d'une session qui s'en va.

Vous voyez, d'abord, au premier rang de la droite, l'hon. M. Chauveau, premier ministre.

Tout le monde connaît cet orateur élégant. Sa phrase, nette et classique, séduit la galerie, captive l'attention de ses collègues et de la chambre.

Il est là, à son siège, attendant, impassible, le signal de l'engagement. On croit deviner, dans son attitude rêveuse, qu'il médite les plans d'une campagne, dont il sortira, sans doute, avec les palmes de la victoire. La lutte va bien à son tempérament chaud et bouillant, et il l'appelle de ses vœux.

Toujours prêt à la réplique, il se dresse, il argumente, il parle, il tressaille, il court sur les premières lignes de la bataille, s'exposant, avec joie, au feu de l'ennemi. Il démasque, sur son passage, les pièges qu'on lui tend; les perçant à jour de sa parole aiguë, courroucée, il les montre du doigt, et les signale à l'opinion publique.

Si quelqu'un de l'opposition le pique au flanc, c'est alors qu'il se dévoile, et l'on reconnaît de suite, en lui, l'orateur par excellence.

Son style y gagne en coloris, son argumentation en justesse et en énergie.

D'ailleurs la réputation de M. Chauveau fait partie de notre histoire contemporaine; la renommée a déjà porté son nom jusqu'au sein de la vieille Europe; et des hommes, experts et honorés dans les lettres, n'ont pas craint de le comparer aux premiers orateurs, en disant que dans la patrie de Lamartine on n'eût pas mieux parlé.

Voyez-vous vis-à-vis de lui, à gauche, cet homme sympathique, à l'œil serein, au maintien noble, à la chevelure grisonnante.

C'est M. Joly, député du comté de Lotbinière, et chef de l'opposition.

Rares sont ceux qui possèdent, à un plus haut degré, cette manière polie, engageante, dont le charme gagne tous les cœurs.

Il a un genre original de discuter, genre doucereux, mais piquant, spirituel, plein de détours fins et caustiques, qui étonnent et que l'on admire.

Personne ne connaît mieux que lui l'art de railler quelqu'un, mais il y met une bienveillance si cordiale, si sincère, qu'il ne blesse jamais sans retour la victime qu'il a choisie.

Son élocution est vive, saillante, et ne manque pas de nerf qui caractérise la langue française.

Il possède l'amitié de tous; ses adversaires mêmes, sont les premiers, après la séance, à lui serrer la main, à le combler de leurs félicitations.

Son opposition au ministère est dénuée de toute amertume, et impartiale.

Il est, en un mot, le vrai type du gentilhomme, dont le cimeter se retrouve toujours dans les chemins de l'honneur.

Et quel est donc cet homme, à droite, écrivant et travaillant sans cesse?

Sa mise est propre, sans être recherchée; son front grand, ses cheveux plats, son œil vif, ses manières distinguées, révèlent, au premier abord, quelqu'un qui n'est pas ordinaire.

Je nomme l'honorable M. Langevin, commissaire des travaux publics.

Jeune encore, il a fourni, en politique, une carrière presque sans égale, et bien des députés, plus âgés que lui, n'ont pas conquis d'épaulettes aussi brillantes que les siennes.

A trente ans, Québec s'empressait de lui offrir le fauteuil civique, pendant que ses talents et de merveilleuses dispositions pour la chose publique, le signalent aux suffrages populaires, qui le trouvent digne d'aller siéger dans les conseils de la nation. Il fallait cette arène à son énergie fébrile et sans cesse renaissante.

Depuis cet époque, nous l'avons vu, à toute heure, sur la brèche, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

A ses débuts, il rencontra, comme tous les autres, de multiples obstacles; mais, loin de ralentir son ardeur, elles ne firent que stimuler son courage et sa ténacité. Il allait au devant d'elles, les sollicitant, afin de les vaincre avec plus d'éclat.

En Parlement, c'est un dialecticien remarquable, et il a, pour sûr et fidèle auxiliaire, une prodigieuse mémoire.

Il administre avec tact nos plus importants départements. Sa ponctualité est devenue proverbiale, car pas un ne veille, avec plus de sollicitude que lui, sur les choses confiées à sa garde et à son discernement.

Mal à l'aise dans cette chambre, c'est le pouvoir fédéral qu'il lui faut, ses combats à outrance, ses vastes théories, ses problèmes diplomatiques.

L'avenir offre de royales perspectives à M. Langevin, et il ira loin, et haut, dans cette route si vaillamment battue.

Qui ne connaît M. Cauchon, cet écrivain habile, plein de nerf et de persuasion. Pas un sujet qu'il n'ait traité, pas une question qu'il n'ait étudiée sur toutes ses faces. En politique, il compte autant d'ennemis que d'amis, et c'est toujours avec gloire qu'il a eu raison des premiers. Quand il parle, à la chambre, on reconnaît le vieux jouteur, l'homme savant, auquel l'énergie n'a jamais manqué dans le cours de sa longue et laborieuse carrière.

A lui seul, il est une puissance. C'est, vraiment, une nature supérieure.

Tous connaissent M. Fournier.

Sa position exceptionnelle le met en évidence, et, en ces derniers temps, nul n'a fait, avec plus de raison, parler de lui.

Arrivé tard en chambre, il soutient bien la réputation qui l'y a précédé.

Son port est noble, son maintien sévère et digne.

Il parle avec froideur, mais on sent quel chaud patriotisme fait battre sa poitrine.

S'il relate une vérité, un soupçon, une rumeur, c'est toujours avec précaution et prudence. L'étude, une longue expérience, lui ont, sans doute, appris combien il est pénible, une fois engagé dans une route, de reculer et de s'enfuir. C'est pour cela qu'il ne se laisse jamais aller au courant d'une improvisation légère et sans but apparent.

On peut, sans crainte, classer M. Fournier parmi les grandes personnalités de l'enceinte législative.

Chacun aime à entendre M. Ouimet, procureur-général.

Sa voix sonore, son geste sobre commande le respect dû à son talent et à sa position élevée. Il excelle à expliquer un point obscur, une question équivoque, ou confuse, et difficile serait le moment de le remplacer à son banc de ministre. Je le repête, on aime à l'entendre car sa phrase est correcte, l'idée se dégage bien, et il s'exprime avec une sincérité si complète qu'il force son auditoire à penser comme lui.

J'ai hâte d'arriver à ce jeune homme que vous voyez là-bas, en arrière, à gauche.

Il est grand, un peu mince et droit comme une flèche. Sa chevelure blonde descend, par tresses, jusque sur ses épaules; son maintien est simple, grave, respectueux.

Je ne l'ai jamais approché, mais il me semble que cet homme doit avoir toutes les ardentes sympathies de l'ami sincère et du vrai patriote.

Ecoutez; il parle.

Le silence plane sur l'Assemblée. Les dames n'hésitent plus à interrompre le fil de leur conversation; l'Orateur lui-même, s'incline et prête l'oreille, comme pour goûter encore mieux la voix qui s'élève.

En effet, M. Laurier possède les qualités du véritable orateur. Sa diction est facile, abondante, précise. Il a, dans la voix, une douceur impossible à rendre. Son style brillant, plein de grâce, ne tombe jamais dans la fausse déclamation, ou à travers les ennuyeux détours d'une phraséologie incertaine.

Il pose bien les jalons de son discours. Tout y marche avec ordre, avec symétrie, et l'idée qui préside ne se trouve jamais à la gêne: elle éclate, elle se dessine, elle convainc, elle entraîne. On y reconnaît l'étude, la science, et une profonde passion pour tout ce qui est beau, grand et utile au bonheur du peuple qui lui a décerné ses suffrages.

M. Chapleau est le digne rival de M. Laurier.

Pendant que celui-ci procède par étapes, et avec une lenteur soignée, celui-là ne connaît pas de frein à sa merveilleuse improvisation. Car M. Chapleau est, avant tout, un improvisateur.

Non pas cet improvisateur sans foi, ni loi, courant à la découverte d'une idée cent fois rebattue et mille fois répétée. Non; mais l'improvisateur dans l'abondance du mot.

Il est jeune, et la jeunesse lui prête ses chaudes et exubérantes facultés.

Ses discours ont du style.